

Préface

« Itinéraires », que mon copain Roland Farré a levé comme une bannière devant son texte, nous appelle - il l'avoue lui-même - à l'errance.

« Itinéraires » est très proche d'un inventaire, bien que les deux mots se situent à l'opposé. L'errance est notre état premier, celui de l'instinct de mobilité. La marche met en jeu l'équilibre du corps en même temps qu'elle nous oblige à repousser les limites qui se présentent. Ça paraît facile, on oublie que les limites se jouent d'innombrables chatoyances, de latentes séductions, alors que, pareilles au chat lové dans sa fourrure, elles s'habillent d'habitudes, de répétitions, de fatigues ou d'abandons ; une de ses séductions, et cela pour tout individu, s'appelle attachement.

Ce mot « itinéraires » réclame de l'œil une constante, une accrue vivacité d'action à l'image de la nouveauté qui se présente.

Pour Roland et pour moi que rapprochent des souvenirs d'une jeunesse lointaine alors que la jeunesse nous ouvrait au monde, à un moment où le monde s'ouvrait à la paix et à la joie de sortir de la mortelle épreuve du nazisme, c'était une jeunesse de lutte et de lutteurs.

Il reste dans le rappel de nos émotions un besoin d'attention, une volonté de dépasser les sensations extérieures qu'une première vision camoufle. L'itinéraire est fait de patience, il colle à l'inventaire, il en éprouve même le pouvoir de s'en distancier.

Préface

Je le dis, pensant à son pays audois, notre voisin, notre proche parent, à qui nous lient par bien des côtés, des ramifications, des homogénéités profondes, bien plus profondes que ce cep de vigne qui demeure le plus visible des dénominateurs communs, le cep et aussi l'ombre propice à la fraîcheur, l'ombre dont le partage s'avère nécessaire dans ce royaume tout ouvert au soleil, l'ombre intérieure savamment recherchée par les femmes de notre midi, et puis ce vent partagé, incommode, vitupérateur et si routinier que nous le trouvons à manquer si nous allons dans certains pays où sa vigueur reste étrangère.

L'homme a besoin d'espace - pour nos deux pays, c'est le vent qui vient nous le rappeler. Car le vent, est le souffle - c'est écrit dans le premier poème du monde - le vent, c'est la vie. Les symboles se méditent... les itinéraires aussi, les inventaires sans doute, mais ils doivent rester passagers. Je reviens au mot que Farré a mis en exergue.

Nous sommes passagers d'une longue errance, passagers doués de mémoire.

Jordi Pere Cerdà

Jordi Pere Cerdà est né en 1920 dans les Pyrénées orientales où il réside. Son oeuvre (poésie, théâtre, romans, essais) joue un rôle de tout premier plan dans le développement de la culture et de la langue catalanes.

Prologue

L'ouverture au monde.

La terre que je chante ici n'est ni une floride ni un eldorado. C'est l'humble lieu des hommes de ce temps. C'est le lieu où des peuples ont tracé leur chemin, marqué leur territoire, bâti leur vie dans la pierre, dans le sol, dans l'enceinte du site ou du village. C'est une terre que j'aime, où j'ai vécu avec les miens, avec toute une communauté de groupes et de familles qui ont construit l'histoire quotidienne et participé à la grande histoire, pendant une période délimitée, déterminée - ô combien cruciale - de l'histoire de l'humanité.

Ce sont les jours et les nuits que j'évoque ici, les sensations qui effleurent la peau, la couleur du soleil dans l'eau de la fontaine, le murmure du ruisseau, la poussière du chemin qui tourne entre quelques maisons basses, au-delà du village, entre les vignes touffues du mois de mai, le pin qui veille au tournant du chemin quand on monte vers l'Arice ⁽¹⁾, auprès d'un mur de pierre sèche, et cette inscription de poème sur fond de squelette dramatique dans la musique du vent.

C'est cet appel de la matière à l'homme, c'est la beauté de l'univers qui s'offre à lui, et qu'il conquiert en allant au-delà de lui-même, vers le sommet où souffle le vent de l'espace et de l'histoire.

(1) L'Arice ou Alaric, nom de la montagne du Nord des Corbières donné en mémoire du roi wisigoth qui régna dans le sud-ouest de l'an 484 jusqu'en 507 lorsqu'il fut tué par Clovis à la bataille de Vouillé.

Itinéraires

De l'humble réalité qui nous enserme tous ici depuis notre enfance fragile dans les petites maisons serrées du village où nous sommes nés, au cœur d'une précarité faite de fatalité et de recherche du bonheur, offerte au prix de tant d'efforts, jusqu'à la construction du rêve d'harmonie dans l'univers méditerranéen, j'ai mis avec les gens de ce pays, au fil des heures longues et parsemées de rêves accompagnant les travaux et les jours (mille peintures du bonheur d'espérer), au moyen de mots inscrits dans la lumière quotidienne, la matière transformée de nos sensations profondément intégrées à notre existence partagée.

C'est un chant intérieur, de matière, de lumière, de bonheur des jours vécus, de pensées au-delà de l'expérience unique, de recherche de sens dans l'inquiétude du matin qui se lève. A travers l'aventure humaine ici matérialisée dans la pierre, à travers le prisme de la lumière et de l'histoire, c'est la perception du bonheur jusqu'au tréfonds de l'être individuel.

Territoires de la poésie.

La poésie est née au creux de mon être au sein des murs qui m'ont vu naître, dans le territoire où mes premiers pas ont tracé leurs marques éphémères quoiqu'impérissables en mon cœur. Les fleurs immarcescibles du rêve se sont épanouies ici, nourries de la sève d'une réalité recrée sans cesse par le bonheur d'une respiration consciente d'elle-même et de la matière que, savante d'une science révélée par la vie à elle donnée, elle transformait en images et sensations destinées à perdurer, comme un trésor qu'il était impérieux de préserver de sa déliquescence.

Prologue

J'étais au creux d'une maison, à Moux, dans la lumière jaune de la chambre, le soir, dans le délice émerveillé de soi-même et du bonheur révélé, puis sur le chemin qui s'ouvrait, au-delà d'un intérieur déjà abandonné, vers un autre monde, j'allais en jaillissements progressifs vers la découverte d'un moi qui s'imposait à moi-même.

La route se traçait elle-même, dans les bras de ma mère, devant moi, dans une crainte incertaine, vers un monde à deux versants, l'un vers le village et son cercle, l'autre vers la gare et son large angle ouvert. Ma vie ressemble à ces deux angles, l'un fermé sur lui-même et le second, aspiré par l'aventure de la vie, celui qui s'impose à nous en toutes circonstances et quelles que soient nos volontés.

C'est de cette tension que naît la poésie, le langage, et le drame.

Ici, dans mon village, la poésie pour moi est née et j'en traduis les images qui surgissent telles des vagues sur l'océan de la vie. Telles des images qui par instants semblent retenir l'eau qui coule de la source, une source dans l'Alaric, toujours présente comme un absolu historique, une montagne présente à nous, proche et pesante et nous couvrant, à tous moments, de l'histoire passée à l'histoire présente.

Territoires, itinéraires, chemins de traverse. Telle est la vie, la vie rêvée ici.

Sommaire

Préface	6
Prologue	9
<i>L'ouverture au monde</i>	9
<i>Territoires de la poésie</i>	10
Matutinales	13
<i>Palmes</i>	13
<i>Cercles</i>	13
<i>Silence et chuchotements</i>	17
<i>Vendanges</i>	20
<i>Caves</i>	22
<i>Flamenca</i>	22
<i>L'épicerie</i>	24
<i>Calades</i>	26
<i>La gare</i>	28
<i>Vers le mont</i>	30
<i>Prière sur le mont Alaric</i>	36
Vespérales	39
<i>Nuit</i>	39
<i>La fête</i>	41
<i>Mamet</i>	41
<i>Routes</i>	43
<i>Etoiles</i>	44
<i>Chambres</i>	45
Vers la mer	47
Corbières	69
<i>Mouthoumet</i>	69
<i>La fête du cochon</i>	71
<i>Véraza</i>	72
Epilogue	75
<i>Retour</i>	75
<i>Grenade ouverte</i>	76